

« L'archéologie, c'est la fouille ! »

En étant exclusivement creuse-trou, l'archéologie se condamne à n'être qu'un bouche-trou.

Philippe Bruneau et Pierre-Yves Balut,
Artistique et archéologie, 1997

Que l'archéologie se confonde encore aujourd'hui dans nos imaginations, voire dans notre imaginaire, avec la pratique de la fouille est bien normal. L'histoire de la discipline suffirait à comprendre pourquoi. Car elle se réduit bien souvent au seul récit – à la saga, même – des grandes fouilles opérées par le passé.

Nous savons bien pourtant que, sur le plan épistémologique cette fois, l'archéologie ne peut se réduire à ce seul moment, si important soit-il, sous peine de confondre l'une de ses méthodes favorites avec sa visée réelle. En outre, l'extension actuelle de la définition de l'archéologie à l'univers technique humain tout entier, sans préjuger de son caractère ancien ou enfoui, fait de la fouille une étape parfaitement inutile. Nul besoin, en effet, d'y recourir, pour produire une archéologie du robot ménager, de l'automobile, du vêtement ou encore de l'usine.

Non ! Archéologie et fouille ne se confondent pas, lit-on désormais un peu partout, du manuel d'archéologie le plus récent au simple « site perso » sur le Web. Une telle unanimité éveille le soupçon. N'a-t-on pas simplement substitué ici une nouvelle idée reçue à son contraire ? Il vaut la peine de revenir à cette dernière, parce qu'une telle confusion repose d'abord sur des images dont l'élaboration et la

succession valent d'être contées et analysées. Parce qu'elle fut aussi, voire est encore, un mirage, pour certains d'entre nous. Parce qu'enfin, oui, l'archéologie, dans certains contextes d'urgence, ne va pas au-delà d'une fouille de sauvetage.

L'histoire semble donner raison à tous ceux qui accordent un rôle central de la fouille dans la pratique et la définition mêmes de l'archéologie, depuis le XVIII^e siècle. La recherche du bel objet anime alors les fouilleurs. Pour cela, la fouille est le moyen le plus rapide et le plus efficace – l'image contenue dans le mot français est d'ailleurs révélatrice – d'arriver au plus vite au plus près des structures et des objets convoités. « Faire des trous dans le sol », alors, représente le chemin le plus sûr. Au point qu'on parle, au sujet de ces pratiques, de fouilles « creuse-trous ».

Une fois les beaux objets extraits – ce sont cette fois les termes d'*Ausgrabung* en allemand et d'*excavations* en anglais pour désigner la fouille qui sont les plus éloquents – ils étaient transportés, quasi immédiatement, dans un musée. Le célèbre archéologue orientaliste André Parrot qualifia un jour cette pratique, coutumière alors à toutes les nations européennes, de « chasse à l'objet de musée ».

La fouille achevée, il restait alors, sur les sites vidés jusqu'au sol vierge de leurs richesses, à procéder au relevé en plan et en élévation des structures exhumées – tâche confiée aux architectes – et à consolider les murs et les colonnes ruinés, preuve la plus évidente d'une fouille efficace. C'était là la mission des contre-maîtres locaux. Certes, les archéologues, au retour, étudiaient et publiaient objets et vestiges mis au jour auparavant, mais cette étape était peu connue du grand public et ne l'intéressait guère, en l'absence, alors, de tout ouvrage de vulgarisation.

Pourtant, paradoxalement, alors même que la fouille jouait un rôle clé dans cette archéologie du bel objet, les archéologues eux-mêmes ne se considéraient pas comme des fouilleurs, activité quasi servile abandonnée aux terrassiers et à de misérables journaliers. Souvent, d'ailleurs, ils ne conduisaient pas même la fouille proprement dite, s'en remettant à des « locaux ».

L'abondante imagerie qui se développe autour de la naissance de l'archéologie témoigne de ce refus. Au XVIII^e siècle, des gravures soignées mettent en scène l'archéologue en médiateur du passé, sur le terrain même, s'interposant entre les vestiges fraîchement exhumés (donc après la fouille) et un public émerveillé, auquel il dispense son savoir. Très rares sont alors les images de fouilles ou de fouilleur.

Le siècle suivant ne fera que renforcer cette imagerie. Seules les tenues changeront. Casques coloniaux, guêtres de cuir, vêtements d'une blancheur immaculée distinguent l'archéologue auprès du grand public. Tenu à distance du savoir sur le passé, on le cantonne au site, à ses monuments, aux œuvres exhumées. Lorsque c'est la fouille elle-même qui est photographiée, c'est pour fournir la preuve aux commanditaires de celle-ci que leur argent n'a pas été investi en pure perte. Mais elle n'est pas encore un motif en soi. Dans les nombreuses photographies alors prises sur le terrain, la fouille n'apparaît qu'en arrière-plan, effacée, dépecée de sa temporalité propre. En revanche, c'est l'objet qui provisoirement triomphe, fièrement exhibé par archéologues, contremaîtres et ouvriers.

Les préhistoriens eux-mêmes ont contribué à cette image ambiguë de la fouille. Elle est pour eux une étape capitale, au vu de la ténuité des témoignages humains les plus anciens. Ils ont appris d'emblée à les collecter avec le plus grand soin, strate après strate, attentifs aux moindres restes, humains, animaux ou

végétaux. C'est à eux, d'ailleurs, que l'archéologie classique doit ses principaux progrès méthodologiques en matière de conduite d'une fouille. Pourtant, on ne trouvera aucun préhistorien, pas plus au XIX^e siècle qu'aujourd'hui, pour affirmer que l'archéologie se définit d'abord par la pratique de la fouille. Les pratiques expérimentales, visant à reproduire les gestes des hommes préhistoriques, les enquêtes ethnologiques sur le terrain, les analyses en laboratoire, sont désormais autant d'activités qui contribuent, autant que la fouille, à la production d'un discours sur le passé très ancien de l'homme. Pourtant, c'est de la fouille seulement qu'ils vulgarisent l'image, comme jamais aucune archéologie avant eux ne l'avait fait. C'est que cette imagerie sert leur discours politique avant tout.

À partir des années 1967-1968, en effet, ce rare moment d'ébullition intellectuelle porté par la jeunesse mondiale (bien au-delà du seul Mai 1968 français) on observe que c'est l'acte de fouiller qui est mis en avant et en images. Le temps privilégié n'est plus l'instant qui succède immédiatement ou pas à la fouille, mais celle-ci même, qui, pour la première fois de son histoire, devient le seul motif, un motif particulièrement pittoresque, pourrait-on même dire.

Ce spectacle contemporain de « fouilleurs en train de fouiller au fond d'un carré de fouille » est une mise en scène sophistiquée. Le discours est clair : chacun, chacune aussi (le *Women's lib*, mouvement féministe, est passé par là) doit prendre sa part à toutes les tâches d'une fouille : creuser, truelle, brouetter, laver, sécher, étiqueter, ranger, porter, mesurer, etc. Si la fouille, au XIX^e siècle, pouvait s'apparenter à une opération militaire et le terrain à un champ de manœuvres, elle prend ici plutôt la forme de l'organisation en kolkhoze ou en kibboutz.

Projection spatiale et temporelle d'un idéal égalitaire, la fouille l'emporte alors – mais en terme de production d'images seulement – sur toutes les autres étapes de l'enquête archéologique : prospection en amont, relevés, étude, analyses en aval et publication en couronnement. Elle seule permet d'appuyer un discours collectif et unanimiste, quand les autres étapes réintroduisent, par définition, du singulier, de l'individuel voire de l'individualisme.

La fouille a encore une vertu : ses méthodes s'apprendraient sur le tas ; l'expérience l'emporterait sur la théorie. Nul besoin, pour être un bon fouilleur, d'avoir cinq à dix ans d'études derrière soi, comme l'archéologie classique l'exige, par exemple. Il n'est jusqu'aux outils de fouille qui ne participent de cette idée. Une forme de ségrégation sociale serait donc levée par la seule pratique de la fouille. Elle faciliterait, de surcroît, la prise de pouvoir par les fouilleurs, l'application de la « bonne méthode » devenant une fin en soi, un enjeu de domination scientifique et universitaire.

Mirage égalitariste, en réalité, en dépit de son idéalisme généreux, que cette prééminence accordée à la seule fouille, que tout contredit, aux dires des archéologues eux-mêmes, préhistoriens ou classiques. Contresens épistémologique, aussi, quand une méthode, parmi d'autres, devient une fin en soi, et quand la théorisation de cette méthode l'emporte sur une réflexion théorique centrée sur la notion même d'archéologie. Non, décidément, nous disent ces mêmes archéologues, notre activité ne se réduit pas seulement à faire des trous dans le sol, pas plus que l'archéologie ne se limite à la seule pratique de la fouille. Et pourtant... Les développements les plus contemporains semblent parfois leur donner tort.

La fouille redevient, aujourd'hui, l'activité principale des archéologues professionnels (paradoxe

ultime), sous la contrainte d'un contexte récent : l'urgence dans laquelle presque tous les archéologues sont aujourd'hui contraints ou sommés d'agir.

Le développement urbain, le remodelage des centres-villes, l'extension de l'emprise de la ville sur la campagne sont autant de facteurs menaçant les vestiges du passé. Les archéologues sont conduits à opérer dans l'urgence pour les sauver, dès lors que l'autorité politique donne son feu vert. Or, cette « archéologie de sauvetage dans l'urgence » (l'expression est lourde mais a le mérite de la précision) présente des caractères propres à conforter cette image d'une archéologie « creuse-trous » dans le public. Car malheureusement, souvent, l'opération de sauvetage s'arrête avec la fin de la fouille même. Raison en est le tarissement des sources de financement pour conduire, au terme de la fouille elle-même, études, analyses et publications.

Plus insidieusement, la fouille est souvent prélude et prétexte à opérations urbaines et ou immobilières. Montrer les fouilleurs en action, pour la société, c'est aussi l'occasion inespérée de manifester aux yeux de tous son respect sourcilieux du passé, surtout si l'on confère à ce dernier une valeur patrimoniale. Une telle image témoignerait d'une prétendue entente cordiale entre pouvoir, archéologue et aménageur. Nul besoin, en revanche, d'images du chercheur solitaire arpenteant les travées d'un dépôt de fouille, d'une bibliothèque spécialisée ou d'un laboratoire d'analyses. C'est pourtant là, désormais, que tout se joue.

Certains ont donc intérêt à poser l'axiome « l'archéologie, c'est la fouille » et limiter celle-là au seul exercice de celle-ci. C'est une manière commode, pour le commanditaire, de se débarrasser de vestiges jugés trop encombrants. Au point que l'archéologie, aujourd'hui, n'est-ce pas d'abord remblayer une fouille ?